

Moby Dick : Yngvild Aspeli dans les flots de l'âme humaine



Photo Christophe Loiseau

Armée d'une bande de marionnettes aussi fascinantes que terrifiantes, la jeune metteuse en scène compose un livre d'images poétique qui rend grâce au symbolisme noir d'Herman Melville.

Tel un océan dont on se contenterait d'admirer la surface, *Moby Dick* peut passer pour un strict roman d'aventure. Comme l'histoire d'une simple quête vengeresse, celle d'Achab, bien décidé à faire la peau à ce cachalot qui, quelques années plus tôt, lui avait arraché une jambe, le laissant amputé et claudiquant sur le pont de son baleinier, Le Pequod. Sauf qu'à y regarder de plus près, l'oeuvre d'Herman Melville renferme de multiples strates de lecture qui conduisent vers les abîmes humaines. Il y a, bien sûr, la lutte entre l'homme et la nature, symbolisée par cette bataille, quasi antédiluvienne, entre le capitaine et la baleine ; mais aussi un affrontement plus métaphysique, entre le Bien et le Mal, entre Dieu et le Diable, que peuvent incarner, tout aussi puissamment, l'un ou l'autre des belligérants. Et c'est bien dans cette dernière direction que, pour son adaptation, Yngvild Aspeli a choisi [d'embarquer sa compagnie Plexus Polaire](#).

A la barre de ce pavé de plus de 700 pages, la jeune metteuse en scène n'en a conservé que le squelette structurant. Exit, donc, les quelque trente personnages de l'équipage et leurs innombrables péripéties. Avec l'aide de sa dramaturge, Pauline Thimonnier, **elle ajuste la focale pour se concentrer sur la vision d'Ismaël, incontournable narrateur et unique survivant de l'expédition,** sur sa noirceur mélancolique, son appréhension duale des fonds marins et surtout sa perception d'Achab, devenu un ambivalent tyran, prêt à sacrifier ses hommes pour satisfaire cette force qui le gouverne. Emerge alors un livre d'images, où le texte n'occupe qu'une place congrue, une hallucination poétique, où l'humain conteur et solitaire – porté par un **Pierre Déverines** encore trop effacé – serait moins vivant que les marionnettes qui l'entourent.

Car ce sont elles, et bien elles, qui s'arrogent la part du lion, plastique et dramaturgique. En solo ou en bande, sous la forme d'un capitaine, d'un moussaillon, d'un cachalot, d'un requin ou de poissons brillants, elles sont, à la fois, bluffantes dans leur conception et manipulées avec une virtuosité et une fluidité remarquables. Surtout, elles guident, par la variabilité de leur taille, le regard du spectateur qui tantôt adopte le point de vue humain, tantôt celui de l'animal. A bord d'un bateau plus imposant que lui, commandé par un Achab plus ou moins écrasant en fonction de la qualité du marin qui le regarde, il le voit soudain en rafiot d'opérette, perdu au beau milieu des flots, sous la menace souterraine ou éruptive de l'omniprésent Moby Dick. Grâce à ce jeu avec les perspectives, Yngvild Aspeli remet chaque chose à sa place. Infiniment grand aux yeux de son équipage, soumis à son autorité presque sans faille, le capitaine ne devient qu'un détail insignifiant, presque imperceptible, dans l'œil de l'immense cachalot.

Traduites dans cette bande de marionnettes, terrifiantes et fascinantes à la fois, et dans la belle création vidéo de **David Lejard-Ruffet** qui, pour absorber le regard, dépasse le cadre de scène, les intentions profondes d'Herman Melville transparaissent aussi dans la composition musicale de **Guro Skumsnes Moe, Ane Marthe Sørlien Holen** et **Havard Skaset**. **Englouti dans les ténèbres scénographiques, le trio norvégien offre à l'ensemble un thème et ses variations, qui permettent à Yngvild Aspeli de se passer d'un trop-plein de mots pour faire, malgré tout, jaillir une palette fournie d'émotions.** Comme portée par les flux et les reflux de la mer, le long voyage qui peut conduire du jour à la nuit, la metteuse en scène surfe alors sur les flots tourmentés de l'âme humaine, à proximité des rivages les plus obscurs du symbolisme.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr